

Et cependant, en roi qu'il est, M. Frédéric avait amené dans ses fourgons sa reine à lui, son Bertrand à lui, — M^{lle} Clarisse Miroy et M. Perrin, — une reine potelée et blanche, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, beauté mûrissante qui montrait en vain trente-deux perles derrière la rampe enflammée ; un Bertrand confectionné *ad hoc* et qu'on eût dit dessiné, colorié par Doumier, tant le type traditionnel était reproduit avec exactitude et conscience.

Avez-vous compris la profondeur de ce type ? Bertrand ! un homme qui marche dans votre ombre, qui est de votre suite et qui dit avec fierté : j'en suis ; une amitié qui ne raisonne pas et se dévoue, une bonté positive qui rappelle vers les choses de la terre le grand homme qui s'égare. Qui que tu sois, lecteur, tu as un Bertrand ou tu est le Bertrand de quelqu'un. Napoléon avait le sien, un homme illustre, celui-là, qui dort maintenant à côté de son maître sous le dôme des Invalides ; M. Thiers a M. Barrot, qui, lui-même, a M. Chambolle ; M. Lamartine a M. Pelletan ; M. Victor a M. Vacquerie, comme Don Quichotte avait Sancho-Pança. Regardez en haut ou en bas, M. Bonaparte trouve son Bertrand dans M. Fialin de Persigny, et M. Proudhon dans M. Greppo. — Tous les grands hommes ont besoin de se doubler de quelqu'un parce qu'ils ont besoin de se vérifier, de se contrôler, de s'admirer dans une âme sympathique qui les reproduise avec complaisance et en les flattant. Ici je pourrais entrer dans des analyses psychologiques très-fines, très-curieuses, à l'aide desquelles le lecteur saurait pertinemment à quoi s'en tenir sur la question de savoir s'il est destiné personnellement à avoir un Bertrand ou à le devenir ; mais je m'arrête, me souvenant du précepte classique : il faut savoir se borner. Laisser deviner quelque chose à ceux qui vous écoutent est le premier devoir de l'orateur.

Donc, nous avons eu Robert Macaire ; c'est là le vrai, le grand rôle de M. Frédéric ; il est acteur et auteur tout à la fois. Aussi rien n'égale la sublime aisance qu'il déploie dans toutes les pasquinades de ce rôle. On a dit de Rabelais que c'était un Homère bouffon, on peut dire de Frédéric à peu près la même chose. C'est un Talma bouffon. Il a élevé les tréteaux à la hauteur de la scène de la rue Richelieu. Robert Macaire, après 1830, était une satire des folies romantiques et des lieux communs que les Gérontes de la morale et de la politique leur opposaient ; il répondait bien à ce qu'il y avait de débraillé, de moqueur et d'audace novatrice dans la jeunesse de cette époque. — Aujourd'hui, toute cette fougue est tombée, nous sommes moroses comme le siècle, comme la politique. Robert Macaire n'est plus qu'un péché de notre jeunesse qui n'a pas même assez de charme pour nous déridier.

Aussi, le public, malgré sa bonne volonté, malgré ses sympathies pour l'artiste, applaudissait peu, et il l'a laissé partir sans grands regrets et sans le couronner de fleurs, suivant la recommandation de Platon. Frédéric a dû, nous le supposons du moins, secouer la poussière de ses pieds aux portes de notre ville inhospitalière.

Tandis qu'il sortait par une porte, Ravel et C^{ie} entraient par une autre ; la C^{ie} signifie ici M^{lle} Duval qui s'est associée à l'artiste du Palais-Royal.

On peut dissenter tant qu'on voudra sur le mérite des artistes comiques, il y a des gens qui préfèrent les comiques qui font pleurer, comme M. Bouffé, ou les comiques qui ressemblent à des ténors légers, comme M. Achard ; nous avouons, pour notre compte, préférer ceux qui se bornent à vouloir faire rire.